

monte du cœur aux lèvres. Quelle est donc celle qui marche triomphante dans son péché ?

Vous les retrouverez toutes au quatrième volume des COURTISANES DU MONDE, et vous verrez comment finissent les passions.

On a aussi reproché à l'auteur des Grandes Dames la liberté des expressions. On a oublié que la langue française a donné son meilleur lait à Rabelais, à Montaigne, à Molière, à Le Sage, à Voltaire, à Beaumarchais, à Balzac, à tous les vrais historiens des idées et des mœurs. L'auteur ne se met naturellement pas en une telle compagnie ; il sait que ce n'est pas à son talent qu'est dû le succès de son livre : mais c'est un livre de bonne foi. Si ses couleurs sont trop vives, c'est qu'il a voulu mettre la lumière sur la vérité.

Et voilà pourquoi il inscrira décidément comme épigraphe, en tête de ces trois études, LES GRANDES DAMES, LES PARISIENNES, LES COURTISANES DU MONDE :

Toute femme qui lira ce livre est une femme sauvée.

AR — H — YE.

LIVRE I

LE CHATEAU DE PARISIS

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

LA BRUYÈRE.

Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie ou opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours : car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge ; mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que ce titre, qui vaut lui seul bien des livres : Della opinione, regina del mundo.

PASCAL.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu, ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère.

PASCAL.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie, elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il y a peu de galantries secrètes: bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants. Une femme galante veut qu'on l'aime: il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle.

Celle-à cherche à engager; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde à plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir; et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un faible du cœur ou peut-être un vice de la complexion: la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

LA BRUYÈRE.

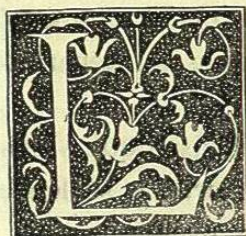
Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

LA ROCHEFOUCAULD.



I

Ce n'était pas la marquise de Néers que lord Sommerson avait enlevée



Le départ inattendu de lord Sommerson fut un chagrin pour les quatre Parisiennes à Venise.

Chagrin violent pour la marquise de Néers qui s'apercevait un peu tard qu'il fallait encore une fois se réveiller de son rêve.

Chagrin romanesque pour la comtesse de Montmartel, qui se demanda sérieusement si elle n'aimait pas le fugitif.

Chagrin amoureux pour madame de Campagnac, qui était lasse de pleurer et qui cherchait un homme pour la consoler.

Chagrin doux, vague, poétique pour Violette qui trouvait que lord Sommerson lui rappelait Octave de Parisis.

Toutes encore elles parlaient de lui, quand M. de Montmartel arriva de Froshdorf par le bateau de Trieste, huit jours plus tôt qu'il n'était attendu.

Il fit d'abord quelques façons pour voir madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis. Mais on était si loin de Paris qu'il se résigna.

Il ne consola aucune des quatre femmes, la sienne moins que les autres, du départ du marquis de Sommerson.

Il n'aimait pas les arts; il disait que Venise est un tombeau, il voulut partir le surlendemain. Hélène ne voulut pas partir.

Le comte réunit les quatre femmes en conseil de ministres. Hélène prit la première la parole; elle cria bien haut qu'elle n'était pas venue à Venise pour retourner sitôt à Paris.

Madame de Campagnac donna raison à sa

nièce. Violette, qui se sentait une vive sympathie pour madame de Montmartel, lui donna pareillement raison, disant que la force du mariage est dans la liberté; selon elle, un mari ne pouvait rien contre sa femme s'il ne l'aimait pas assez pour avoir foi en elle.

Madame de Néers fut terrible comme Bossuet : elle parla très haut des devoirs du mariage. Elle ne s'expliquait pas comment Hélène pouvait oublier cet article du code qui résume les commandements de Dieu : « La femme doit obéissance à son mari. » Elle alla jusqu'à se prendre en exemple.

— Moi, dit-elle, quel que soit le bonheur que j'eusse trouvé à Rome dans le sein même de l'Église en y restant plus longtemps, je me suis résignée à retourner chez moi. Et pourtant, Dieu sait s'il m'est triste d'avoir un mari qui ne croit pas à Dieu.

M. de Montmartel riait bien un peu dans sa barbe. Madame de Campagnac avait toutes les peines du monde à se contenir. Hélène connaissait trop sa sœur pour s'étonner. Violette seule regardait la marquise avec de grands yeux. Était-il possible qu'elle parlât sé-

rieusement ! Croyait-elle se donner toujours à elle-même l'absolution de ses péchés ? S'imaginait-elle que ses retours à Dieu la relevaient soudainement de ses chutes ?

Madame de Néers était si forte en Dieu qu'elle ne voulait s'humilier ni devant elle-même ni devant les autres.

M. de Montmartel n'eut donc pour lui que la voix de la marquise de Néers. Aussi sa femme lui dit-elle gaiement :

— Vous voyez, c'est chose jugée, je reste à Venise.

— Moi, je pars avec M. de Montmartel, dit aussitôt madame de Néers.

La marquise avait hâte de se retremper dans la vie de famille. Quand on la verrait réapparaître dans le monde avec son mari, qui donc oserait l'accuser ? Est-ce donc un crime d'aller à Rome ? N'avait-elle pas été admise au baise-pied du Vatican ? N'avait-elle pas été bénie par le pape ? Elle n'avait couru que le chemin de la Foi. On pouvait bien lui reprocher en effet son compagnon de voyage, mais qui donc prouverait que lord Sommerson eût été son amant ?

M. de Montmartel était furieux, mais il ne pouvait pourtant pas battre sa femme : il la connaissait bien. Il savait qu'il ne pourrait vaincre cette rébellion fantasque ; s'il luttait il ne serait que plus ridicule ; il finit par dire d'un air dégagé :

— Eh ! bien, madame, que votre volonté soit faite ! j'emporte une mission de Froshdorf ; je ne puis pas attendre votre bon plaisir. Si, tout bien considéré, vous aimez mieux Venise que Paris, ne vous gênez pas.

Il contenait en même temps sa colère et son amour, car il aimait beaucoup sa femme. Il enrageait de ne pouvoir la soumettre, mais il ne désespérait pas du temps.

Le surlendemain il partit donc avec la marquise de Néers par le train du matin, — après la première messe à Saint-Marc. — Sa femme daigna le conduire en gondole jusqu'à la gare. Bien mieux, elle l'embrassa de fort bonne grâce, en lui disant :

— Cela vous sera compté et je sens que je vais vous aimer beaucoup.

Quand M. de Montmartel fut de retour à Paris avec sa belle-sœur, on confondit bien

mieux encore la marquise et la comtesse dans l'enlèvement à Rome. On est toujours mal renseigné, parce que les reporters du monde ne sont pas mieux informés que les reporters des journaux. Aussi, répéta-t-on partout que le comte était allé avec sa belle-sœur pour rechercher sa femme, mais qu'il n'avait pas réussi à la ramener par le chemin du devoir.

Naturellement, madame de Néers retourna aux sermons de Notre-Dame.

Le marquis de Néers, en vrai mari qu'il était, fut bientôt convaincu, comme tout le monde, que c'était sa belle-sœur qui avait été enlevée.



La Marquise de Néers

II

La poudre de Cagliostro

Cependant, à Venise, où elle voulait s'amuser beaucoup, que fit madame de Montmartel?

Ceux qui connaissent bien les femmes — les femmes mariées — comprendront qu'elle se trouva, par le départ de son mari, toute désarmée pour faire le mal : quand elle eut la liberté de faire ce qui lui plaisait, elle ne pensa plus qu'à bien faire. Elle aurait pu tenter une aventure galante avec un beau Milanais qui ne la perdait pas des yeux depuis son arrivée, ou avec un Parisien égaré à Venise, un ami du consul, un beau de la

veille, qui eût été ravi d'une pareille aubaine ; mais elle surprit tout à coup ses deux amies en leur disant qu'à son tour elle voulait aller à Froshdorf où elle savait bien qu'on lui ferait bonne figure.

Madame de Campagnac et Violette eurent beau la vouloir arrêter par leurs caresses, elle se décida à partir. Sa tante la retint à peine un jour de plus pour faire une promenade au Lido.

On parla beaucoup de lord Byron et un peu du duc de Brunswick, qui est vigneron à Venise : les plus belles vignes du Lido sont à lui.

On dit un mot de ses cheveux bleus et de son hôtel rose. On aurait bien voulu grapiller dans ses vignes, mais l'hiver avait vendangé.

Pendant la promenade, un moine fort encapuchonné s'arrêta gravement devant madame de Campagnac et lui demanda qu'elle voulût bien lui acheter des amulettes et de la poudre de Cagliostro.

Le moine avait des airs souriants et mystérieux qui éveillèrent la curiosité de madame de Campagnac.

— Pour quoi faire ? lui demanda-t-elle.

— Les amulettes, signora, c'est pour gagner le ciel ; la poudre de Cagliostro, c'est pour vivre toujours jeune.

Madame de Montmartel prit son portemonnaie.

— Voilà, dit-elle, le marchand par excellence. Acheter du même coup la jeunesse et la vie éternelle, c'est un coup de fortune inouï.

— La vie éternelle, dit madame de Campagnac, on a peut-être le temps d'y songer. Mais la jeunesse ! Ne perdons pas une heure.

Il y avait déjà longtemps que madame de Campagnac se préoccupait de n'avoir plus vingt ans. On sait que sa figure accentuée marquait trop son âge. Elle disait qu'elle ne survivrait pas aux premiers stigmates de la vieillesse.

— Combien cette poudre magique ? demanda-t-elle.

— Cent lires le dé, répondit le moine.

— Eh bien ! dit mademoiselle Charmide, on n'en a pas beaucoup pour deux sous. Et moi qui voulais en charger un navire pour faire fortune à Paris.

— Comment! cent francs le dé? dit madame de Campagnac, c'est ruineux.

— Ah! oui, murmura le moine, il en coûte cher pour être toujours jeune. Mais est-il un bien qui vaille la jeunesse?

— Et comment s'administre-t-on cette poudre de Perlinpinpin? demanda Violette.

— Savez-vous le persan, madame?

Et le moine déroulait une petite page imprimée en or.

— Non, mon père, je ne sais ni le persan, ni le chinois, ni le tartare — ni le français.

— Eh bien, madame, si vous me prenez pour une de vos amies — un dé de ma poudre, je vous traduirai cette page en français.

Violette et Hélène s'inclinèrent comme pour remercier le moine d'avoir bien vu qu'elles n'en étaient pas encore à la poudre de jeunesse.

Madame de Campagnac ne s'offensa pas de la distinction. Elle demanda deux dés et elle donna dix louis.

La poudre était renfermée dans de petites boîtes d'argent pas plus grandes qu'un dé d'enfant.

— Je n'ai là ni plume, ni encre, ni papier, dit le moine, mais si vous voulez, madame, je vous dirai comment on prend cette poudre.

Madame de Campagnac s'éloigna de quelques pas avec le moine. Violette voulait se moquer d'elle, mais Hélène lui dit que le mot impossible n'existait pas.

— A quoi bon, poursuivit-elle, cette poudre de jeunesse si elle ne donne pas l'amour?

— Ne dites pas cela, murmura Violette: l'amour, c'est ce qui a perdu ma jeunesse.

— Enfant, sans l'amour il n'y a pas de jeunesse. Regardez-moi: j'ai cent ans!

— Oh! que vous êtes belle à cent ans! Si vous voulez avoir vingt ans, pourquoi n'aimez-vous pas?

— Pourquoi aimez-vous?

Les deux amies allèrent consulter le moine.

— Prenez de ma poudre, leur dit-il.

— Non, dit Violette.

Elle était heureuse de son malheur.

— Non, dit Hélène.

Elle voulait toujours chercher et ne jamais trouver.